

Le coq bleu

H. POURRAT, Trésor des contes, XI, 252-260.

Il y avait une fois une pauvre veuve à Saint-jean-des-Olières, et elle avait une fille jolie comme un petit jour, gaie comme trois pinsons. Cette belle aimait les bouquets, l'œillet de poète et le gant de Notre-Dame, le passe-velours et le cœur de Marie. Aimait aussi le rire et les chansons. Dès le matin, la fraîche matinée, tout en semant ou repiquant, elle partait à chanter

Le premier jour de mai ou Les quatre premiers jours d'avril.

Un matin donc qu'elle travaillait ainsi au jardin de sa mère, désherbant, ramageant, à un petit bruit qui se fit sur le prunier, elle leva gaiement le nez. Et que vit-elle, branché au haut de l'arbre ? Un coq, un jau, un jau tout bleu ! Non pas un de ces geais de bois qui ont l'aile rayée d'azur, mais un vrai coq tout bleu, couleur de bluet et d'aimez-moi. Vêtu, ailé, empanaché de bleu.

La belle lui a chanté une chanson. Puis, voyant qu'il emblait y prendre plaisir, dans l'instant elle lui en a fait une :

Ha, de mon jau,

De ma jolie bête,

Ha, de mon jau,

Comme il est beau !

Il est venu tourner à l'entour de sa tête. Par trois fois a tourné, ensuite s'est envolé.

Mais le lendemain, lorsque la belle a chanté la chanson de son jau, de la nue il est revenu.

Et il s'est perché sur le poing que levait vers lui la belle toute riante, il s'est laissé caresser et saisir.

Ainsi ont commencé de grandes amitiés. A son jeu, cette belle a fait une cage d'osier, d'osier doré comme l'or, et aussi fin que l'ambre.

Et il a vécu là, près de la belle et de ses rires, tout en sa compagnie.

Or, dès le premier jour, chaque matin, au soleil levé, la belle ou bien sa mère ont trouvé dans la cage un petit écu d'or.

Pour dimanche ou fête que ce fût, le coq ne passait jour sans donner son écu. Et la mère en faisait une petite bourse.

C'est quelque chose de voir ainsi arriver l'argent par faveur et merveille. Mais la merveille est-elle encore merveille si l'on ne peut pas en parler aux commères? La mère ne s'est pas tenue de leur en dire quelque chose.

Il lui a fallu se faire valoir avec ce coq, le coq bleu !

Ha, de mon jeu,

De ma jolie bête,

Ha, de mon jeu,

Comme il est beau !

Et sa fille trop rieuse ne savait se fâcher et la faire taire. Il en est revenu quelque bruit aux oreilles du seigneur.

C'était un homme rougeaud, ragot, plein de hargne et de sang, et qui aimait par-dessus tout les écus d'or. Il est allé trouver une dame du voisinage, quelque peu décriée comme sorcière, qui se mêlait de divination. En lui apportant une plume de ce coq bleu, qu'il s'était procurée.

Elle fait des conjurations sur cette plume : la voilà tout de suite en transe.

« C'est que c'est un prince ! Ha, mais, c'est que !. .. Il a été changé en jau par enchantement, mais porte toujours en lui certaine vertu de richesse. Qui mangerait son foie et son gésier tous les matins aurait un écu d'or. »

Voilà le seigneur aussi en transe, agitant avec la sorcière ce qu'il convenait de faire.

« Je vais proposer à cette veuve de faire épouser sa fille par mon fils. Il me ressemble, elle n'y perdra point. Et, tout bien vu, je n'y perdrai point non plus. »

Ce qu'il ne disait pas, c'était que dès qu'il aurait le coq bleu, pour plus de sûreté, il lui tordrait le cou, lui mangerait foie et gésier.

Ainsi dit, ainsi fait.

Il est allé trouver la veuve. Il a parlé, il a promis. Il a su parler et promettre. Pousser la pauvre veuve, l'étourdir, la convaincre. Elle, mon Dieu, Seigneur, éblouie, cette femme. Une rente pour elle ... Et sa fille trouvant en mariage le fils même du seigneur, le plus gros parti du pays !. ..

Tout cela pour un coq, que le bleu de son plumage n'empêcherait pas de perdre la vie, un jour ou l'autre.

Elle a dit oui, bien sûr. Les larmes de la belle ne l'ont pas retenue. Dieu sait pourtant si elle a pleuré, la belle qui aimait tant la gaieté, pleuré toutes les larmes de son corps.

Prendre pour mari ce lourdaud qui était le fils du seigneur, et se séparer de son jau, de sa jolie bête, de son jau, comme il est beau!

« Au moins, seigneur, je vous en prie en grâce, vous, ayez-en bien soin ! Veillez sur lui de tout votre sens, comme je veillais moi-même ... »

Un mardi devait se faire le contrat, un mercredi se faire les noces. Le dimanche, le seigneur a emporté le jau à son poing. Et il n'était pas hors du bourg qu'il lui avait tordu le col.

Rentré en son château, il a jeté le coq bleu sur la table de la cuisine.

« Servante, mets-moi ce volatile à la broche ! Je le mangerai à midi. Et surtout, aie bien soin de me réserver le foie et le gésier.

- Seigneur, que ferai-je des plumes? Ne voulez-vous pas les garder par rareté, les mettre en un bouquet dans votre salon de compagnie ?

- Tiens-t'en à ce que j'ai dit, la fille. A midi, sans manquer le gésier et le foie ! »

Là-dessus, tout content de soi, il est allé à la grand-messe. Elle, elle a mis le coq à la broche, a attaché d'un fil foie et gésier au col de ce coq bleu, et elle est allée faire les chambres.

Par hasard a passé un vieil homme qui demandait son pain. Il est entré, a quelque peu toqué aux portes, n'a vu personne.

« Elles seront toutes à la messe. D'ordinaire, elles me donnent toujours quelque croûton. Il ne faut pas que je leur fasse faire un péché d'oubli aujourd'hui. »

Il approche de la broche, voit ce foie et ce gésier qui tournoyaient là, cuits à point. Ma foi, il détache le rogaton, n'en fait que trois bouchées, et reprend sa tournée sans trop traîner aux environs du château.

Le seigneur revient de la grand-messe, s'assoit le dos au feu, le ventre à table, boit une ou deux rasades pour s'ouvrir l'appétit. Puis il demande le foie et le gésier.

Point de gésier, point de foie ...

On cherche, on quête et on tracasse. Le seigneur tempête, et la servante est aux cent coups. Il la menace de la faire pendre. Ce ne peut être le fait d'un chat ou d'un chien survenu, on ramasse là, dénoué sur la dalle, le fil qui attachait ce foie et ce gésier. Colère, cris et démènements. Démène que démèneras-tu ! On ne retrouve ni gésier ni foie.

Sur le soir, encore grondante de s'être vue ainsi malmenée, la servante fait un bouquet de ce bleu plumage et par dépit contre son maître court en secret le porter à la belle.

Le seigneur, cependant, ne veut plus entendre parler de contrat ni de noces. Au diable la belle et sa mère ! Il ne songe qu'à ce foie, ce gésier ...

A grands coups de botte dans le fondement, il renvoie son fils au logis et, sans attendre, va trouver son amie la dame devineresse.

Elle fait couler tout un blanc d'œuf dans un verre d'eau. Elle regarde, et regarde, et regarde.

« Je vois ... je vois un vieux mendiant ... Il a une barbe en queue de carpe, et il y a du jaune à son habit. .. Il a croqué le foie et le gésier ... Désormais, chaque matin, il trouvera sous son chevet une pièce d'or ... Je le vois parti à travers la campagne, côté de nuit, côté de soir ... »

Pour en dire davantage, elle demande les plumes du plumage, le panache du coq bleu.

Le seigneur remonte sur son cheval, galope ventre à terre. « Hé mais, seigneur, dit la servante, ce bouquet de plumes ? Rappelez-vous, moi, je vous avais offert de le mettre de côté dans le salon de compagnie. Vous, vous m'avez tancée, vous avez même crié que vous n'aviez que faire de ce plumage, vous m'avez renvoyée bien loin, moi et mes plumes !

Cherchez-les maintenant, aux quatre vents du ciel ! » Éclate là-dessus une nouvelle tempête. Mais la servante était bien trop contente de faire pièce à son maître, bien trop contente de le voir là dans son tort.

La nuit close, en se cachant, elle est allée dire à la belle où en étaient les choses.

Il faut en venir maintenant à ce qui fait le secret du conte, que si la belle était si belle, si gaie, c'était qu'elle avait pour marraine une femme quelque peu sorcière, mais sorcière toute bonne et de blanche magie.

Cette même nuit, sous le couvert, à travers la fougère, la belle a cru que le plus sûr pour elle était de porter à sa marraine le plumage du jay bleu. Moitié pleurant, moitié riant d'espoir.

Ha, de mon jay,

De ma jolie bête,

Ha, de mon jay,

Comme il est beau !

« Prends patience, filleule. La patience paie en une heure ce que cent jours ont attendu. Je vois venir le jour qui sera ton jour. Prends patience et prends soin de ce prunier qui pousse au jardin de ta mère. Le temps venu, tu donneras de ses prunes à qui t'en demandera. »

Cependant, le vieux mendiant continuait sa tournée ; et comme le portait le sort posé, chaque matin que Dieu fait, sous son chevet, il trouvait une pièce d'or. Cela l'aidait à mener bonne vie.

La première fois il avait été bien surpris quand la servante de l'auberge avait couru après lui pour lui remettre l'écu d'or qu'elle venait de trouver dans la paille. La deuxième fois de même, la troisième fois même. En ce vieux temps, dans nos petits pays, tout le monde était honnête. Ceux qui ne l'étaient pas étaient de si rare espèce qu'on les a mis tout à part dans les contes.

Puis, ce vieil homme s'est fait à la chose. Il ne lui a pas été désagréable d'avoir chaque jour l'écu du jour, de manger de temps en temps quelque poulet rôti ou la côte de porc grillée aux cornichons en vidant sa chopine.

Un jour, sa tournée l'a amené au château de la devineresse. Et elle, sans le connaître, elle l'a bien reconnu.

« Homme, pauvre homme, je vois quelque bénédiction sur vous. Soyez le bienvenu céans. Vous aurez place de choix au feu et à la table. »

Après la soupe, elle lui a dit encore :

« L'âge vous pèse, pauvre homme. Mais je connais quelques secrets de nature. Quand vous repartirez, vous boirez un breuvage que je vais composer de ma main et qui vous renouvellera. »,

A l'heure de la départie, elle lui a apporté ce breuvage en un beau verre taillé. En ce ratafia, elle n'avait planté ni la girofle, ni la coriandre, ni le cassis. Il y a mis le nez et, ma foi, l'a trouvé si bon qu'il est vite allé voir ce qu'il y avait au fond.

Cinq cents merci, madame! Et il a pris congé.

Mais la nuit qui a suivi, ha, il a fait corps neuf. Il a rendu tripes et boyaux.

Sans doute, il le fallait, et que foie et gésier ne fussent plus dans l'estomac du vieil homme.

Seulement, pour lui, fini de l'écu d'or ! Le matin, plus rien sous son chevet. Plus de belle pièce dans la paille.

Le mendiant tournait et retournait en sa tête tout ce qui lui était arrivé, mais que pouvait-il y comprendre ? Il ne savait même pas qu'il aurait dû être sur ses gardes ; que la devineresse avait dit : « Il y a du jaune à son habit ... il a une barbe en queue de carpe ... » Et que le seigneur lui voulait mal de mort ...

Sa tournée, un beau soir, l'a amené au pays de la belle. Chance pour lui, il a passé d'abord chez la marraine bonne sorcière.

« Salut, bonjour, brave homme. Il y a plaisir à vous donner le bonjour à vous qu'on voit toujours content comme le merle!

- Content comme le merle! Ha, pauvre dame, si vous pouviez savoir ... Pourquoi ne pas raconter, maintenant que c'est passé? Oui, tout un temps sous mon chevet, à mon réveil - ho, la bénédiction ! -, dimanche ou semaine, je trouvais un écu d'or ... j'étais bien étrenné pour faire ma journée. Mais depuis une quinzaine, depuis le jour, je crois, où j'ai été malade comme un cheval... »

Il a conté son aventure.

« Vous dites, pauvre homme, au château de la devineresse?

Et elle vous aurait fait boire quelque breuvage ?

- Si je pouvais penser ... Si c'était ce breuvage de soufre et de serpents ...

- Savez-vous bien, pauvre homme ? Au premier bourg où vous irez, dans le jardin de ma filleule, est un prunier qui porte des prunes d'or. D'une eau, d'un goût, d'un sucre ... Mais cela n'est encore rien. Le beau, c'est la secrète vertu qu'elles ont sur les sorcières. Cueillez-en trois, demandez-en six, arrangez-les

sur des feuilles de vigne, portez-les en présent à la devineresse. Et on verra ce qu'on verra. »

Ainsi dit, ainsi fait. Ce même soir, le mendiant est allé porter les prunes à la personne.

« Honorée dame, je viens vous rendre grâce. Votre breuvage m'a renouvelé le corps. Depuis, je suis tout allégé ... Vous savez ce qu'on dit en proverbe : « Sain comme prunes de prunier. » Vous plairait-il en votre grâce de manger celles-ci qui sont plus saines encore que les autres ? »

La dame y met la main assez joyeusement.

« Toi, songeait-elle, quand je dirai au seigneur mon ami que te voilà reparu au pays et que tu avais mangé foie et gésier, bien que tu ne les aies plus au corps, tu ne traîneras pas longtemps de porte en porte. »

A la première prune, elle part d'une sorte de rire. A la deuxième, elle pousse une sorte de braiment.

A la troisième, elle est changée en une sorte d'ânesse.

« Si le bon Dieu ne veut pas de toi, eh bien que le diable l'enharnache ! »

D'un vieux licou le mendiant l'attache, l'emmène.

Au premier moulin sur sa route, la présente au meunier.

« Meunier, meunier, je te la vends ! Contre trois croûtons dans mon sac, je te la donne. Charge-la de coups plus que de foin, et de besogne plus que d'avoine. Plus roide tu la mèneras, plus de service tu en tireras ! »

Voilà son sort réglé, à celle-là. Si tu as fait la faute, tu en boiras la sauce. Et le reste de la chanson ...

Le seigneur et son fils ont-ils appris ou deviné comme il en est allé ?

De la marraine et du mendiant, de la belle et de sa mère, ils ont voulu se débarrasser par quelque tour de main, puisqu'ils l'avaient fait du coq bleu.

Ou du moins, ils l'avaient cru faire.

Mais le jour était venu, - ha, de mon jau, de ma jolie bête !

- le jour de la marraine.

Elle avait là le plumage bleu, derrière la feuille et la fougère, au fond du bois.

Dessus la plume l'y a-t-un diamant, le plus diamant des diamants ! Le diamant sur la plume, la plume sur le jau, le jau sur le prunier, le prunier sur le pays, qui fleurit au printemps, tout d'or et tout d'argent.

Il a suffi d'un coup de baguette. Le prince a paru. Le prince qui attendait la belle.

Tout a volé comme le vent. Il a fait blanc de son épée, a fait justice et netteté.

Du seigneur et de son fils n'a plus été parlé en ces cantons. Mais grandes noces et grandes amours. Les noces trois jours ont duré, et les amours durent peut-être toujours !